

## Les enfants, icônes et martyrs de l'effroi collectif

(Ce texte est paru dans le journal *Le Monde* daté du 26 novembre 1996)

Par Christophe Gallaz

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Humorales

Janvier 2005

La violence faite de façon croissante par les adultes aux enfants, et dont l'affaire Dutroux ne fut qu'un signe parmi d'autres, s'inscrit sous le signe d'un paradoxe assez parfait pour être durablement irréductible: jamais l'industrie de la communication ne fut si florissante et jamais le langage lui-même ne fut si vide et si désert, la notion d'altérité si trompeuse et globalement commercialisée sur les marchés de la politique et des médias, les comportements de solidarité si spéculatifs et si massivement rentabilisés sur le mode publicitaire, les gestes de fraternité si distants de l'échange affectif véridique, de ses pouvoirs consolateurs et de ses tressaillements.

Cette situation détermine le sort des enfants, qui font l'objet d'un écrasement général et subtil, méthodiquement efficace et méthodiquement camouflé. En apparence ils sont cajolés et comblés. Ils croulent sous des avalanches de jouets perfectionnés, s'égaillent en bataillons forcenés dans les réseaux du jeu planétaire informatique, cinglent au cap des antipodes aussitôt qu'ils le veulent, disposent de programmes radiophoniques et télévisés façonnés tout exprès pour leur usage, prospèrent sous l'égide de services pédagogiques et sanitaires peuplés d'experts surdiplômés, se transmettent leur expérience quotidienne à l'abri codé de verlands innombrables, et se fortifient dans des eldorados ruisselants de vitamines, de sport, de films énergétiques et de littérature en format de poche.

En réalité les enfants sont détestés par le pouvoir en général et les adultes qui l'incarnent en particulier, méprisés et volés à soi, en manifestation d'une haine qui se déploie dans tous les domaines et par degrés. Celle-ci s'enracine dans le vocabulaire, au gré duquel tous les parents du monde disent «avoir des enfants» et non pas «en faire être», ou «mon enfant me fait un rhume» et non pas «se fait un rhume» (Antonin Artaud dans *Les Tarahumaras, Supplément au voyage*: «Mais la MÈRE a voulu me prendre et vous voyez le résultat dans ma vie»). Elle se poursuit sur le plan symbolique des institutions publiques, dans le secteur parlementaire, par exemple, où des membres de l'Assemblée fédérale helvétique sont allés naguère jusqu'à refuser la ratification de la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant sous le prétexte qu'elle serait intolérablement transnationale et violerait, ô lapsus de circonstance!, l'intégrité de la Constitution.

Elle s'exalte enfin dans des actes et dans des faits malignement divers, dans ces forfaits insensés de pédophiles tarés, dans ces collections de prostitués juvéniles qu'on violente sur cassettes avant de faire circuler celles-ci de frontières poreuses en dessous de manteaux suspects, dans ces taux record d'enfants battus et brisés que les enquêteurs ne retrouvent même plus à l'hôpital ou sur le marbre des morgues, dans ce tourisme suiffeux qui drague les trottoirs de Marrakech ou de Manille et dans cette jouissance inavouable de transformer tout

jeune corps en extase de viande et de pleurs - ou bien, lorsqu'on habite aux Etats-Unis, dans ce réflexe petit-bourgeois de transformer deux bambins de six ou sept années en instruments de moralisation collective aussitôt qu'ils s'embrassent sur les bancs de l'école enfantine.

Si les enfants sont colonisés à ce point par les adultes, c'est que ceux-ci sont eux-mêmes immergés dans une terreur prodigieuse et ne savent comment la conjurer. C'est qu'ils peuvent faire des enfants leur moyen de dérivation suprême. C'est qu'ils peuvent en user comme d'un incomparable exutoire à leur désarroi. C'est qu'après avoir dévasté les terres et les mers du globe par incapacité de s'explorer eux-mêmes, ou chassé l'Etranger au-delà de leur horizon par incapacité de s'apercevoir dans le miroir qu'il leur tendait, ou démultiplié leur mise en image photographique et cinématographique par incapacité de se regarder en réalité, ou mis leur parole en circuit perpétuel par incapacité d'habiter le silence, ou placé leurs mégalofoies dans le *stand by* permanent des éclairages électriques par incapacité de voir le jour et la nuit se succéder en les faisant vieillir, ils peuvent terrasser les enfants par incapacité de savoir ce qu'ils sont eux-mêmes, ce qu'ils pensent, ce qu'ils aiment et ce qu'ils deviennent.

Tout cela peut être précisément décrit. Le crime a lieu dans maints domaines, en d'innombrables processus, à des échelles qui vont du plus ordinaire au pire. Puisque les adultes ignorent quelles compétences intellectuelles sont opportunes dans le champ actuel des connaissances et de l'information, ils condamnent les enfants aux couloirs bétonnés de l'éducation normalisée. Puisqu'ils ne croient plus à la moindre idéologie ni même à la moindre transcendance qui serait supérieure à l'aura télévisuelle d'un Michel Drucker ou d'un Thierry Ardisson, ils les abandonnent, sans les munir de la moindre psychologie, dans le doute et la défiance de soi. Puisqu'ils ne savent comment gérer la situation de schizophrénie où les précipite leur double condition de consommateurs universels et de chômeurs virtuels, ils les couvrent de gadgets volatils et les lâchent simultanément dans les jachères de la solitude intime - si ce n'est (mais ceci n'exclut pas cela) dans les jungles de l'espace banlieusard. Et puisqu'ils ne perçoivent pas quelle fatalité les étreindra puis finira par les éteindre eux-mêmes, ils les nient comme incarnations de l'avenir.

Considérée sous cet angle, la haine des adultes envers les enfants révèle leur imperception du temps qui passe - et non seulement leur imperception de ce temps, mais encore son refus et sa dénégation. Elle révèle leur manque de croyance en toute progression d'eux-mêmes, non seulement dans l'ordre spirituel mais aussi dans le social. Elle révèle leur impuissance à rêver poétiquement, c'est-à-dire à bouter l'infini dans le fini pour faire exploser les nervures arbitraires de l'univers et l'organiser dans ses perspectives pures. Quand les sociétés sont incapables à ce point de parler à leurs enfants, c'est qu'elles ne supportent pas l'hypothèse ou le caractère obligatoire de leur propre transformation. C'est qu'elles ne tolèrent que ce qu'elles sont dans l'instant, ou s'imaginent être, ou voudraient demeurer selon la vision qu'elles se font de leur Histoire, ou voudraient fantasmatiquement devenir. C'est qu'elles se sont pétrifiées sous les apparences du dynamisme entrepreneurial, comme on dit, du mouvement consommateur et de l'excitation divertissante.

C'est en cela que les adultes sont aujourd'hui placés, à l'égard des enfants, sous le triple signe du kitsch, du mensonge et du détournement. Les premiers n'ont besoin des seconds que pour s'auto-injecter, grâce à leur voisinage, les sèves cardinales de la jeunesse et de l'énergie. Ils n'ont besoin d'eux que pour se supposer un destin. A l'instar de ces jurés qui poussèrent les faux-semblants du savoir-vivre jusqu'à récompenser une comédienne de quatre ans lors d'un récent Festival de Venise, ils les font monter sur la scène de l'existence quotidienne et leur imposent d'y jouer, au sens théâtral du mot, les figurations idéales de la mémoire au temps des billes et des batailles navales, de la fraîcheur existentielle, de la spontanéité joueuse, de la

lumière et de l'espoir. Trafic, pillage, escroquerie – au-delà de toutes les affaires Dutroux présentes et futures, le sordide est là.

© Christophe Gallaz

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Humorales

Janvier 2005